

Maria, femme de ménage, trime dur mais reste pauvre

15/2/16

TÉMOIGNAGE La dame de 57 ans, salariée d'une entreprise de nettoyage, se lève à 5 heures pour aller au boulot. Elle parvient à garder un toit mais recourt à la soupe populaire

PIERRE PENIN
p.penin@sudouest.fr

Maria s'interroge sur ses premières fois au Point accueil jour (PAJ), à Bayonne. « C'était quand ? Je dirais en novembre 2014. Oui, c'est ça. Déjà... » Plus d'un an qu'elle pousse la porte de ce lieu, sous le pont Grenet, où les pauvres de la région trouvent réconfort. La dame a 57 ans. Elle est salariée et se lève chaque jour à 5 heures pour aller au travail : des ménages à la fac, dans une banque ou un magasin. Tout juste de quoi garder un toit. « C'est le plus important », pose-t-elle.

« Au départ, je me sentais un peu l'intruse au PAJ. Certains m'ont prise pour une assistante sociale. J'ai dit "désolée, je suis comme vous" ». La grande précarité présente des visages familiers, elle ne s'habille pas que de pardessus élimés. Maria porte des toilettes modestes, mais impeccables. Une dame que « les autres accueillis » appellent parfois « maman ». Elle reçoit le sobriquet avec un sourire : « Il y a du respect entre nous. »

800 euros mensuels

Son histoire relègue au rang d'imbécillité dérisoire tous les discours sur la transcendance sociale affaire de détermination. Celui qui veut travailler, ma bonne dame... « Je suis en CDI. Une semaine normale, je fais 25 heures. » Cela au fil d'un emploi du temps « gruyère ». « On ne peut pas faire le ménage quand les gens sont là, c'est normal. » Maria opère tôt le matin, puis « entre midi et deux » et le soir. « Trop tôt, je n'ai pas de bus, je marche. »

Maria ne se plaint pas. Elle expose des faits d'une voix douce. Elle trouve que « le travail n'est pas dur ». « Après, il faut aller quand même vite et il y a de la surface. » Elle a une formation d'auxiliaire de vie. « J'ai fait ce travail pendant cinq ans. » Elle a bossé comme assistante maternelle. Puis dans une maison de retraite. « J'ai fait un contrat de rem-



Maria se rend quotidiennement au Point accueil jour de Bayonne pour subsister. PHOTO JEAN-DANIEL CHOPIN

placement au CCAS (1) de Bayonne. C'était une bonne période. Avec des horaires bien répartis. »

Un an de chômage a suivi, avant qu'elle ne commence les ménages quotidiens. Elle aurait voulu devenir infirmière. Maria avait même fait « deux ans de préparation », à l'âge des études. « Mais à l'époque, l'école d'infirmière était à Bordeaux. Mes parents ne pouvaient pas m'y envoyer. Mon père était ouvrier des abattoirs, à Blancpignon. Ma mère aide à domicile. On vivait correctement, mais de là à payer des études loin... »

La salariée vit avec 800 euros mensuels. Elle espère 160 euros de « RSA activité ». Attends sans illusion que soit « recalculée » son allocation logement : « Je suis à 150 euros, mais ça va baisser. » Heureusement qu'elle habite un appartement social, à la Citadelle : 280 euros pour son T3 vieillissant. Elle paie 120 eu-

ros mensuels pour la mutuelle de son père hébergé « en foyer ». « Heureusement, il arrive à payer son loyer avec sa retraite. »

Sandwich du soir

Un jour, Maria a accompagné quelqu'un au PAJ. « Le fils d'une personne chez qui je travaillais. J'étais choquée en entrant. Disons surprise. Il y avait beaucoup de monde. Je n'aurais jamais pensé devenir une bénéficiaire, comme tous ces gens. » Pourtant, elle fréquente depuis quinze ans les réseaux d'aide. Comme l'épicerie sociale. « C'était un soutien ponctuel. Mais aujourd'hui, je viens tous les jours au PAJ. » La Table du soir, c'est pour le week-end. Question d'horaires. « En semaine, je travaille à 18 h 30. »

Au « Point », elle vient le matin. « Après mon premier travail. » Il y a toujours une boisson chaude et de quoi grignoter. « Je me fais un sand-

wich pour le soir. » Au tout début, Maria a pensé : « Ce n'est pas ma place. » « Et puis je me suis vite sentie bien », confie-t-elle. D'un naturel discret, Maria « observe ». « Je salue tout le monde. Si on me parle, je parle en retour. » Toujours affable. Le PAJ et ses gens font partie de sa vie.

Ses enfants savent sa situation. « Ils sont venus voir où je goûtais. Pour se rassurer. » Sa fille et son fils connaissent la fragilité des choses. « Ils savent ce que c'est que de peiner à joindre les deux bouts. L'épicerie sociale les a parfois nourris quand ils étaient petits. Ils ne roulent pas sur l'or aujourd'hui, c'est pas facile pour eux non plus. Même avec un salaire, ils ont du mal. »

Au PAJ, elle connaît des sans-abri. « Il y a des gens dans des situations plus difficiles. » Maria ne se plaint pas.

(1) Centre communal d'action sociale.